

**SAINT-OUEN**  
CHEF-D'ŒUVRE DU  
GOTHIQUE RAYONNANT

# SAINT-OUEN

## CHEF-D'ŒUVRE DU GOTHIQUE RAYONNANT

Texte de Henry Decaëns  
Photographies de Stéphane L'Hôte

*Couverture :*  
Une baie flamboyante de la couronne de la tour  
de croisée de Saint-Ouen.

Conception graphique : Maddalena Marin

© Editions des Falaises, 2019  
16, avenue des Quatre Cantons - 76000 Rouen  
102, rue de Grenelle - 75007 Paris  
[www.editionsdesfalaises.fr](http://www.editionsdesfalaises.fr)





## Sommaire

<b>Avant-propos</b>	9
<b>L'histoire de l'abbaye de Saint-Ouen</b>	11
Une fondation monastique carolingienne	11
L'exil forcé des moines	12
La restauration de l'abbaye	13
Une abbaye autonome et puissante	15
L'œuvre monumentale de Jean Mardargent	17
La poursuite du chantier pendant la guerre de Cent Ans	20
La construction de la nef	25
L'abbaye dans la tourmente des guerres de Religion	28
Le renouveau créé par la réforme de Saint-Maur	31
L'abbaye de la Révolution à nos jours	34
<b>Description de l'abbaye</b>	39
Un plan grandiose	39
Un vestige insigne de l'église abbatiale romane, la tour aux Clercs	40
Le chœur gothique rayonnant	42
Un transept illuminé par deux magnifiques roses	51
Une longue nef baignée de lumière	54
Une parure de vitraux exceptionnelle	62
Un grand orgue célèbre dans le monde entier	73
Des cloches pour appeler les moines à la prière	76
Un chevet majestueux dominé par une superbe tour de croisée	77
Le porche des Marmousets	86
La nef et la façade occidentale	90
<b>Une église affectée au culte et largement ouverte à la culture</b>	101
L'utilisation et la mise en valeur du grand orgue Cavaillé-Coll	102
Bartabas et l'Académie équestre de Versailles à Saint-Ouen	104
Un lieu de tournage recherché	104
Un espace exceptionnel pour les expositions	105
<b>Bibliographie sommaire</b>	112

Détail de l'une des baies flamboyantes de la couronne de la tour de croisée.



Le vaisseau central de la nef  
avec, au premier plan, les statues  
qui couronnent les tourelles des  
grandes-orgues.



## Avant-propos

*Les visiteurs pensent parfois que Rouen possède deux cathédrales car l'église Saint-Ouen est aussi grande que la cathédrale Notre-Dame. Cette église abbatiale témoigne aujourd'hui encore de la puissance du monastère bénédictin rouennais, fondé vers 750 autour du tombeau de saint Ouen, célèbre évêque de l'époque mérovingienne. Les moines bénédictins ont édifié successivement trois églises sur ce site. On ne sait rien de la première mais il subsiste quelques vestiges de la deuxième qui était peut-être la plus grande église romane de Normandie. L'église actuelle a été édifiée à partir de 1318, il y a sept siècles, mais elle n'a été achevée que 231 ans plus tard ! En y entrant, on est donc surpris de sa parfaite unité qui montre que les différents maîtres d'œuvre se sont modestement effacés devant le projet défini au début du XIV<sup>e</sup> siècle. Tout ici contribue à créer un puissant élan vertical. L'édifice est en outre baigné de lumière par des fenêtres qui ajourent ses murs sur trois niveaux. Et ces fenêtres ont presque toutes conservé leurs verrières d'origine. Ce livre retrace les grandes lignes de l'histoire de l'abbaye, donne ensuite une description de son église, chef d'œuvre de l'art gothique rayonnant, et évoque enfin les différentes activités qui y sont organisées.*

Statue couronnant le pignon du bras sud du transept. On aperçoit, au second plan, les maisons de la rue des Faulx.



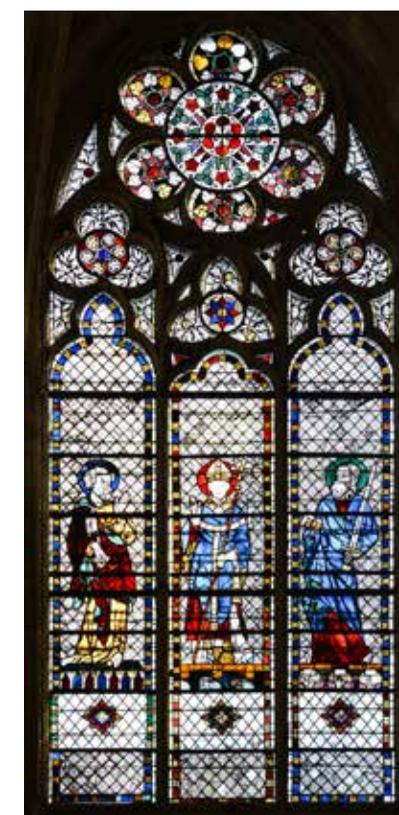
# L'histoire de l'abbaye de Saint-Ouen

## Une fondation monastique carolingienne

Saint Ouen, né vers 600, remplissait l'une des principales fonctions administratives à la cour royale mérovingienne ; Dagobert I<sup>er</sup>, « le bon roi Dagobert » de la chanson, l'avait en effet élevé à la dignité de référendaire, chargé de surveiller la rédaction des actes officiels et de les revêtir du sceau royal dont il avait la garde.

Elu et sacré évêque de Rouen en 639, il a développé le monachisme dans la vallée de la Seine en faisant venir des hommes qu'il avait connus à la cour : Wandrille qui a fondé en 649 l'abbaye de Fontenelle, puis Philibert qui a créé l'abbaye de Jumièges vers 654.

A sa mort en 684, saint Ouen a été inhumé au nord-est de la cité dans une chapelle funéraire dédiée à saint Pierre. Une abbaye bénédictine a été fondée autour de cette chapelle par saint Rémi, frère du roi Pépin-le-Bref, qui a occupé le siège épiscopal de Rouen de 755 à 771 et a été l'un des premiers évêques de la ville à porter le titre d'archevêque. Cette abbaye n'était pas autonome car l'archevêque cumulait alors la charge archiépiscopale avec la fonction d'abbé de Saint-Ouen.



Vitrail des fenêtres-hautes du chœur (première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle) montrant saint Ouen entouré de saint Pierre et de saint Paul.

On n'a guère d'informations sur les éventuelles transformations de la chapelle Saint-Pierre en église abbatiale, ni sur les bâtiments conventuels où étaient logés les moines. On peut supposer que ces bâtiments ont gravement souffert du sac et de l'incendie de Rouen par les Vikings en 841 car l'abbaye était alors située à l'extérieur de l'enceinte urbaine. Les moines possédaient un patrimoine foncier qu'évoquent deux chartes originales émanant de l'empereur Charles le Chauve, l'une de 863, l'autre de 876. Ils conservaient aussi des reliques de saint Ouen, de saint Nicaise, évangéliste du Vexin, et d'autres saints que mentionne un acte de l'archevêque Riculphe de 872.



L'inhumation de saint Ouen, bas-relief d'un quadrilobe du portail des Marmousets (XIV<sup>e</sup> siècle).

### L'exil forcé des moines

Ne pouvant plus vivre à Rouen à cause de l'insécurité créée par les Vikings, les moines se réfugièrent avec leurs reliques et leurs manuscrits à Gasny (Eure) dans la vallée de l'Epte ; ils y possédaient un prieuré à l'endroit où saint Nicaise et ses compagnons ont été martyrisés et inhumés au III<sup>e</sup> siècle. Leur abbé, l'archevêque Riculphe, vint les visiter en 872 pour se recueillir devant les reliques de saint Ouen.

La progression des Vikings contraignit ensuite les moines à reprendre la route pour s'installer dans leur domaine de Condé-sur-Aisne où ils attendirent que la paix revienne pour rentrer à Rouen.

Ce retour eut lieu en 918, peu de temps après la fondation de la Normandie par le traité conclu en 911 à Saint-Clair-sur-Epte entre le chef viking Rollon et le roi Charles le Simple. Arrivés près de Rouen au lieu-

dit Longpaon, aujourd'hui Darnétal, les moines durent s'arrêter car les reliques de saint Ouen étaient devenues si lourdes que les porteurs ne pouvaient plus avancer. On alla donc chercher l'archevêque et le nouveau comte de Rouen, Rollon. Ce dernier ayant accepté de donner à l'abbaye les terres situées le long de la rivière du Robec entre Longpaon et les remparts de la ville, les reliques redevinrent légères et purent ainsi être déposées dans l'église Saint-Pierre qui a ensuite été placée sous le vocable de saint Ouen.

### La restauration de l'abbaye

Au milieu du X<sup>e</sup> siècle, les moines parvinrent à s'affranchir de la tutelle de l'archevêque en choisissant eux-mêmes leur abbé. Le premier abbé à part entière fut sans doute Hildebert, élu vers 960. Depuis leur retour,



Bas-relief d'un quadrilobe du portail des Marmousets (XIV<sup>e</sup> siècle) : la chasse de saint Ouen est portée à travers la ville de Rouen par deux moines ; un personnage plus petit suit dévotement la chasse.

les moines s'étaient efforcés de remettre en état les bâtiments de l'époque carolingienne. Mais les travaux ont dû être longs car vers 970, l'abbé de Saint-Ouen adressa une lettre au roi d'Angleterre Edgar afin d'obtenir des subsides pour restaurer l'abbaye.

En 989, les reliques de saint Ouen ont été placées dans une nouvelle châsse ; la translation eut lieu en présence de Richard I<sup>er</sup>, marquis des Normands, de Hugues, archevêque de Rouen, de Richard, évêque de Bayeux, de Roger, évêque de Lisieux, de Gérard, évêque d'Evreux, et des abbés Mainard I<sup>er</sup> du Mont Saint-Michel et Fromont de Saint-Taurin d'Evreux.

Au XI<sup>e</sup> siècle, l'histoire de l'abbaye est dominée par Nicolas, abbé de 1042 à 1092, qui était un fils du duc de Normandie Richard III, donc un cousin germain de Guillaume le Conquérant. Pour développer le culte de saint Ouen, Nicolas chargea un moine nommé Fulbert de rédiger un

recueil de miracles montrant tous les bienfaits que l'on pouvait obtenir en priant devant sa châsse. Et comme l'église carolingienne était trop petite, il la fit abattre au milieu du XI<sup>e</sup> siècle pour la remplacer par un édifice roman bien plus vaste, capable d'accueillir la foule des pèlerins. Selon Orderic Vital, cette nouvelle église était « d'une grandeur et d'une beauté admirables ». Mais le chantier était si important qu'il fallut attendre le 17 octobre 1126 pour que la dédicace fût célébrée. A défaut d'avoir une description de l'abbaye, nous avons dans un récit de miracle une évocation des différents lieux conventuels : la salle du trésor, la salle capitulaire, la bibliothèque, le noviciat, « le lieu où

l'on instruit les enfants » c'est-à-dire l'école, le réfectoire, la cuisine, la boulangerie, le dortoir, l'infirmerie, l'hôtellerie et l'aumônerie pour l'accueil des pauvres.

### Une abbaye autonome et puissante

L'autonomie dont jouissait l'abbaye ne l'empêchait pas de conserver des relations avec l'archevêché. C'est en effet à Saint-Ouen que le nouvel archevêque allait passer la nuit avant d'être intronisé ; les moines le reconduisaient ensuite à la cathédrale et l'abbé déclarait au doyen



Pierre tumulaire de Nicolas Morel, mort en 1363, bienfaiteur de l'église Saint-Ouen. Elle se trouve dans une chapelle du chœur dédiée à saint Eloi. Planche du livre d'André Masson.



Pierre tumulaire de l'abbé Nicolas de Goderville, mort en 1273. Elle se trouvait à l'origine dans l'église abbatiale romane. Lors de la reconstruction du chœur, au XIV<sup>e</sup> siècle, elle a été installée dans la chapelle Saint-Eloi. Planche du livre d'André Masson.

du chapitre : « Nous vous le baillons vif, vous nous le rendrez mort. » Après le décès d'un archevêque, son corps était en effet porté à Saint-Ouen pour être veillé par les moines ; le doyen du chapitre prononçait alors la formule rituelle : « Vous nous l'avez baillé vivant, nous vous le rendons mort. »

Le 26 octobre 1256, le pape permit à l'abbé de Saint-Ouen et à ses successeurs de porter la mitre et autres ornements pontificaux et de conférer les ordres mineurs. Celui-ci pouvait ainsi se comparer à un évêque. Et les moines obtinrent peu après l'autorisation de porter un bonnet et l'aumusse, courte pèlerine doublée de fourrure ; ils avaient fait cette demande pour se prémunir du froid dans l'église abbatiale mais ils cherchaient sans doute aussi à s'identifier aux chanoines du chapitre de la cathédrale qui portaient ces vêtements.



Chapelle de la Vierge, détail du gisant de l'abbé Nicolas de Normandie (XIX<sup>e</sup> siècle) qui avait fait édifier l'église abbatiale romane.

L'abbé de Saint-Ouen siégeait à l'Echiquier, la cour souveraine de Normandie ; il y avait le pas sur tous les autres abbés de la province. L'abbaye était dotée d'un patrimoine important que recense le *Livre des jurés*, registre de 315 feuillets rédigé de 1262 à 1307. Les revenus qu'elle en tirait ont permis aux moines de faire face aux dégâts importants causés par les incendies de 1136 et de 1201. Un nouvel incendie ravagea le monastère le 10 août 1248 ; il fut si grave que les moines durent se réfugier durant quelque temps dans le manoir qu'ils possédaient sur les hauteurs de Rouen à Bihorel pendant qu'ils faisaient reconstruire le réfectoire, le dortoir et l'enceinte du monastère.

## L'œuvre monumentale de Jean Mardargent

Comme la plupart des églises édifiées au XI<sup>e</sup> siècle en Normandie, l'église abbatiale romane de Saint-Ouen n'était sans doute pas voûtée mais couverte d'une charpente apparente. Le feu s'y propageait donc plus rapidement et y avait des conséquences plus dramatiques que dans les édifices voûtés de pierre. Ayant été la proie de plusieurs incendies, l'église de Saint-Ouen avait été restaurée mais ses structures avaient probablement été affaiblies et le chœur s'effondra brutalement vers 1318. Jean Mardargent dit Roussel, abbé de 1303 à 1339, décida alors de reconstruire un nouvel édifice, capable d'évoquer par sa taille et sa beauté la Jérusalem céleste. Selon l'historien de l'abbaye dom Pommeraye, cet abbé dont les parents étaient de simples tenanciers de l'abbaye,



Chapelle de la Vierge, détail du gisant de l'abbé Mardargent (XIX<sup>e</sup> siècle) qui a fait reconstruire l'église abbatiale à partir de 1318.

ne devait son élection qu'à « sa vertu et son mérite personnel ». Il sut attirer de nouvelles vocations monastiques, ce qui est remarquable pour cette époque plutôt marquée par une baisse du recrutement ; sous son abbatiat, la communauté de Saint-Ouen est ainsi passée de 43 à 62 moines.

Jean Mardargent était aussi un excellent administrateur. Dans un souci d'efficacité, le 12 décembre 1321, il fit voter par le chapitre un acte qui prévoyait d'affecter une partie des revenus de l'abbaye à la reconstruction de l'église ; un moine nommé par l'abbé était chargé de surveiller l'emploi des fonds. A ces revenus réguliers s'ajoutèrent une aide de 6 000 livres du roi Philippe V et les offrandes des fidèles. Le financement du chantier étant assuré, les travaux progressèrent rapidement. La première pierre a été posée le 25 mai 1318 ; lorsque



Chapelle Sainte-Cécile, détail de la pierre tumulaire d'un architecte qui trace avec son compas le réseau d'une baie rayonnante. Il s'agit probablement de l'architecte du chœur gothique.

l'abbé est mort le 7 décembre 1339 au manoir de Bihorel où il s'était retiré pour se soigner, le chœur de l'église était terminé, les vitraux y étaient posés, les bases du transept et de la travée adjacente de la nef étaient implantées. Il n'avait donc fallu que vingt-et-un ans pour réaliser une œuvre aussi importante.

On ne connaît pas le nom du maître d'œuvre qui a construit cette partie de l'église, mais on a peut-être son portrait sur une pierre tumulaire qui est relevée dans la deuxième chapelle du bas-côté nord du chœur, dédiée à sainte Cécile : on peut y voir un laïc dessinant avec un compas une fenêtre à meneaux de style rayonnant mais l'inscription qui devait donner son nom est trop usée pour être déchiffrée.

### La poursuite du chantier pendant la guerre de Cent Ans

Le chantier a ensuite été ralenti par un procès engagé par les maîtres des eaux et forêts du roi qui reprochaient aux moines d'exploiter frauduleusement la Forêt-Verte, située au nord de Rouen ; ce procès dura longtemps et coûta cher à l'abbaye. Celle-ci eut également à souffrir des répercussions de la guerre de Cent Ans ; les revenus diminuaient car les terres de l'abbaye avaient été ravagées par les Anglais et il fallut en outre participer aux travaux de fortification de Rouen. Le chœur de l'église abbatiale avait été édifié en une vingtaine d'années ; il fallut plus d'un siècle pour terminer le transept ! De 1377 à 1398, le maître d'œuvre Jean de Bayeux I<sup>er</sup> acheva le bras nord du transept de Saint-Ouen dont il édifia les voûtes. Il a peut-être aussi travaillé au bras sud du transept et au porche dit des Marmousets. Son fils Jean de Bayeux II a pris sa suite à partir de 1398 ; il a dû continuer les travaux du porche des Marmousets et sans doute édifier la salle située au-dessus. L'abbaye recevait encore d'importants subsides ; ainsi le roi Charles VI donna 3 000 livres tournois en 1399 pour la construction de l'église. Jean de Bayeux II est peut-être aussi l'auteur du premier niveau de la tour de croisée. A partir de 1420, Alexandre de Berneval prit la relève ; on lui attribue le deuxième niveau de la tour de croisée. Sur sa pierre tumulaire que l'on peut également voir dans la chapelle Sainte-Cécile, le maître d'œuvre est représenté en train de dessiner la rose méridionale du transept qu'il a sans doute réalisée. L'épithaphe gravée sur la pierre indique qu'il est mort le 5 janvier 1440 ; cette date correspond pour nous au 5 janvier 1441 puisque l'année commençait alors à Pâques : « Ci gist maistre Alexandre de Berneval, maistre des œuvres de machonnerie du roy nostre sire au bailliage de Rouen et de ceste église, qui trespasa l'an de grâce MIL CCC XL le V<sup>e</sup> jour de janvier, priez Dieu pour l'âme de luy. »

L'élévation du vaisseau central, vue prise du triforium du chœur.





Retombée des arcs de la voûte de la salle des Marmouset sur un cul-de-lampe sculpté ; il représente un homme et une femme tenant un rouleau de parchemin qui pourrait être un acte de donation.

La salle des Marmousets, située au-dessus du porche du même nom. Selon dom Pommeraye, « elle servait autrefois de demeure à quelques officiers de l'Eglise », c'est-à-dire à des hommes en charge d'un office monastique.





Vue de l'intérieur de l'église abbatiale, planche du livre de dom Pommeraye (XVII<sup>e</sup> siècle). La gravure est inversée : les fenêtres du bas-côté nord, moins hautes à cause de la galerie méridionale du cloître, sont représentées ici à droite, donc au sud.

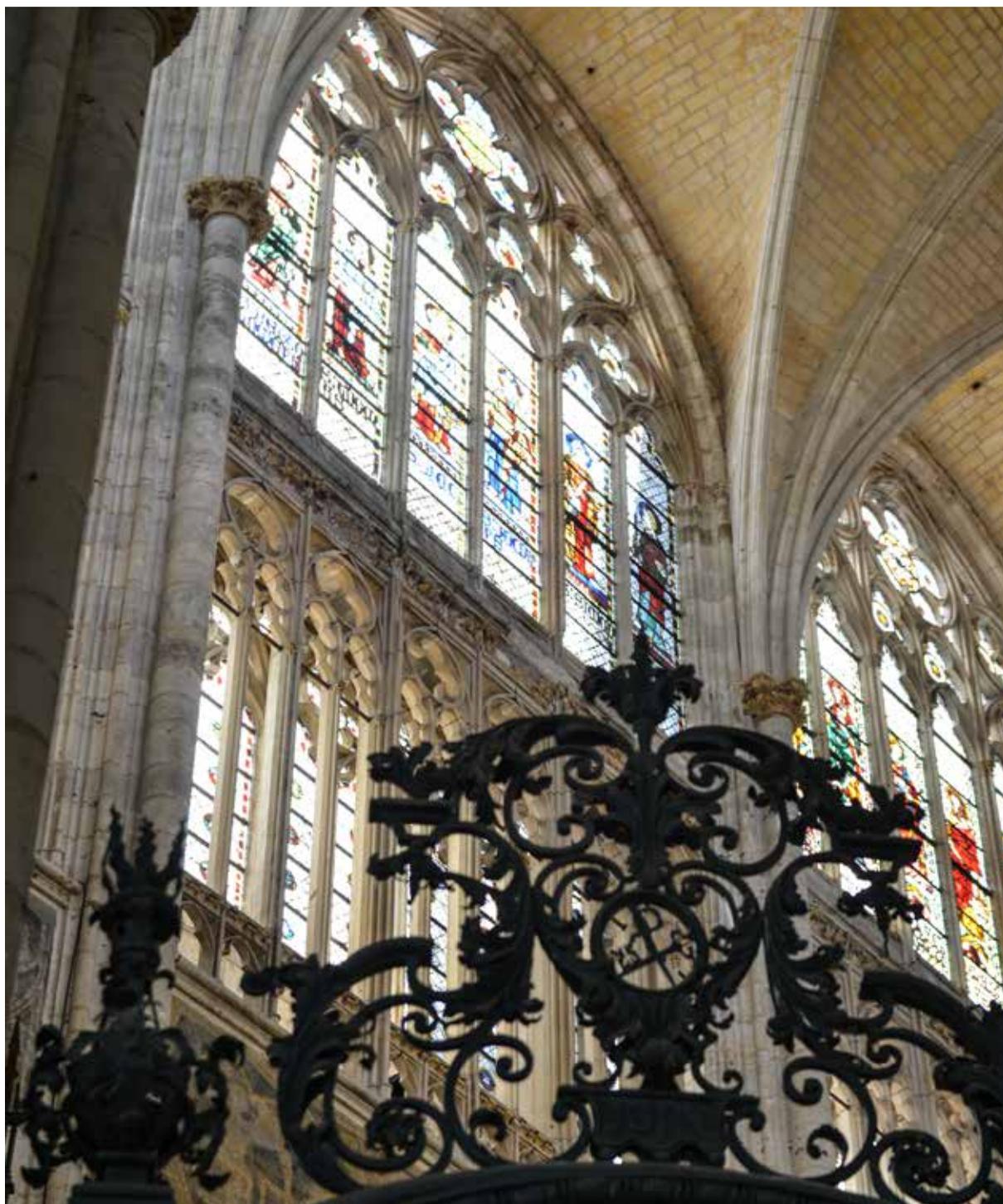
Son fils Colin qui lui succéda en 1441 commanda une expertise aux maîtres d'œuvre les plus expérimentés de la ville car les piliers de la croisée menaçaient de s'écrouler sous le poids de la tour centrale. Il prit ensuite les mesures nécessaires pour stabiliser la croisée du transept. Pendant ces travaux, Jeanne d'Arc est venue au pied de l'église en construction, le 24 mai 1431, pour la scène de l'abjuration qui eut lieu dans le cimetière de la paroisse Sainte-Croix Saint-Ouen ; elle y a signé l'acte par lequel elle reconnaissait qu'elle s'était trompée, avant de se rétracter peu de temps après. Le 7 juillet 1456, la sentence annulant sa condamnation a été lue au même endroit.

### La construction de la nef

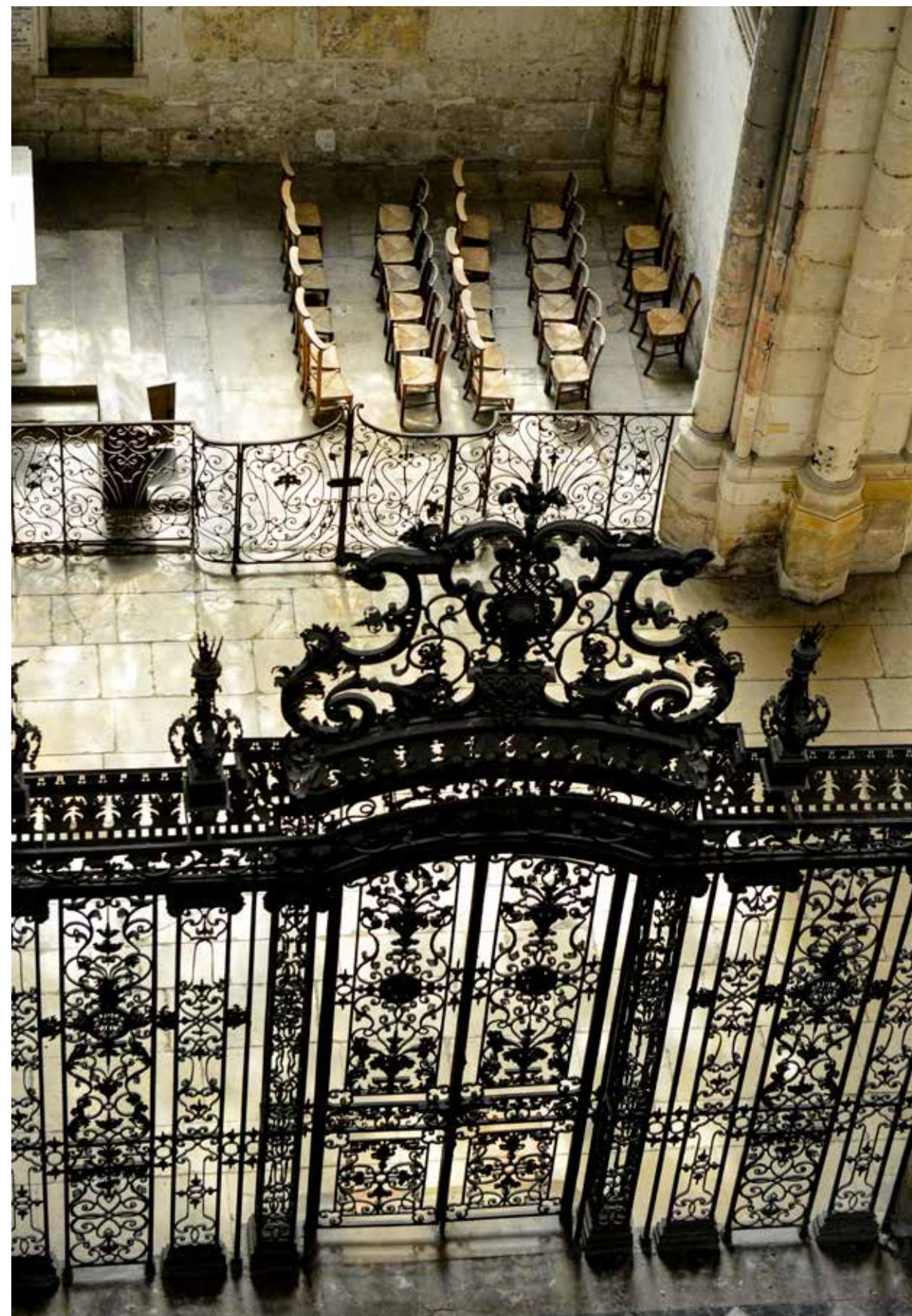
La construction de la nef devait elle aussi durer près d'un siècle ! Sa dernière travée avait été achevée durant la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle en même temps que le transept qui lui est attenant sur les bases implantées au XIV<sup>e</sup> siècle. Le chantier reprit ensuite grâce aux libéralités du cardinal Guillaume d'Estouteville, abbé de 1462 à 1483. Ce grand seigneur ecclésiastique était également archevêque de Rouen et abbé du Mont Saint-Michel ; il résidait le plus souvent à Rome où il a été le conseiller de six papes. Il n'a sans doute jamais visité ses moines mais il ne s'est pas désintéressé de son abbaye ; dom Pommeraye précise qu'il offrit « un très grand nombre d'ornemens très riches & somptueux, afin que le divin Service y fust célébré avec plus de majesté & d'éclats. » Il fit édifier à l'entrée du chœur un immense jubé « qui étoit une pièce de sculpture des plus délicates qui se voyent ». Il finança lui-même une partie des travaux de la nef en donnant 1 000 livres ; et il demanda aux papes Pie II et Paul II d'accorder des indulgences aux fidèles qui offriraient de l'argent pour le chantier. Tous ces dons permirent au cardinal de faire bâtir les quatre travées suivantes jusqu'au portail des Ciriers qui est situé au milieu de la nef, du côté sud.

Il semble qu'il y ait eu ensuite une interruption de chantier car, rapporte dom Pommeraye, les moines firent « mettre au milieu de cette nef une grande clôture pour servir de séparation, laquelle ne fut ostée qu'après que l'abbé Bohier [...] eut achevé la nef. » Ils ont donc mis en place une façade provisoire pour fermer l'église. Les travaux ont effectivement repris avec Antoine Bohier, abbé de 1492 à 1515. Lui aussi était un grand seigneur ecclésiastique ; il allait en effet devenir également abbé de la Trinité de Fécamp et de Saint-Georges de Boscherville et, en 1514, archevêque de Bourges. Il était par ailleurs l'un des quatre présidents de l'Echiquier que Louis XII avait transformé en cour souveraine permanente en 1499.

Sa réputation de « grand bâtisseur » n'est pas usurpée. A Saint-Ouen, il a en effet bâti le magnifique logis abbatial, surnommé le Logis du Roi car le monarque y était logé lorsqu'il séjournait à Rouen. Il a également édifié une nouvelle sacristie et le troisième niveau de la tour de croisée de l'église qui forme une élégante couronne sur laquelle on peut toujours voir son blason. Dans la nef, faute de temps, il a dû se contenter de construire le premier niveau des cinq premières travées ; une illustration du *Livre des fontaines* de Jacques Le Lieur de 1525 montre en effet que ces travées ne s'élevaient alors qu'à mi-hauteur.



Le triforium et les fenêtres-hautes du chœur ; on aperçoit au premier plan les grilles en fer forgé du XVIII<sup>e</sup> siècle.



Vue sur les magnifiques grilles en fer forgé du chœur, réalisées par Nicolas Flambart de 1738 à 1745.

C'est finalement le cardinal Innocent Cibo, abbé de 1516 à 1545, qui termina la nef ; son blason figure au revers de la façade occidentale, caché derrière les grandes orgues. On sait qu'en 1537 il donna 1 200 livres pour la couverture en plomb des bas-côtés. Mais il laissa la façade occidentale inachevée avec des tours d'une vingtaine de mètres de hauteur qui ne dépassaient guère la base de la rose occidentale et avec un porche qui se réduisait à des amorces de voûtes. Le cardinal italien, apparenté aux Médicis par sa mère, n'avait sans doute pas souhaité financer un projet certainement très coûteux.

### L'abbaye dans la tourmente des guerres de Religion

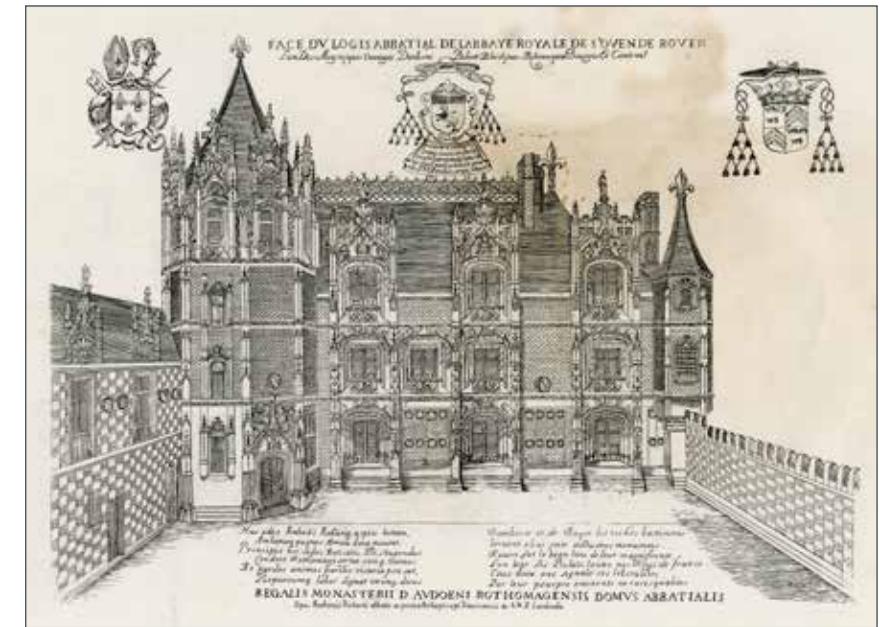
Ses successeurs ne se sont pas souciés de reprendre les travaux car ils ne s'intéressaient guère à l'abbaye, comme le souligne dom Pommeraye à propos du cardinal Jean VII de Lorraine, abbé de 1545 à 1550 : « Je ne trouve point qu'il aye fait rien de considérable pour le bien de l'abbaye, non plus que la plupart de ceux qui l'ont suivy et ont possédé les grands revenus de cette maison en qualité de commendataires. » Le concordat de Bologne conclu en 1516 entre le pape Léon X et le roi François I<sup>er</sup> officialisait en effet l'institution de la commende. Ce système que Saint-Ouen avait déjà connu à titre exceptionnel sous l'abbatit du cardinal d'Estouteville devenait donc habituel. L'abbé n'était plus élu par les moines mais nommé par le roi. L'abbatit devenait ainsi une charge honorifique et lucrative pour les favoris du roi qui pouvaient être des clercs séculiers ou des laïcs. L'abbé qui ne vivait plus dans son abbaye se contentait bien souvent d'en toucher une partie importante des revenus. La responsabilité spirituelle des moines incombait maintenant au prieur qui avait moins d'autorité que l'abbé. On assista donc à un déclin de la vie monastique.

Les moines devaient en plus être les témoins d'un terrible désastre pendant les guerres de Religion. Le récit qu'en a fait dom Pommeraye permet d'entrevoir son ampleur : « Le dimanche troisième de may 1562, les Huguenots s'étans amassez en grosse troupe, vinrent armez en grande furie dans l'église de S. Oüen, où étant entrez ils rompirent les chaires du chœur, le grand autel, et toutes les chapelles : mirent en pièces l'horloge [...], et les] orgues dont ils prirent l'étain et le plomb pour en faire des balles de mousquet : puis ils allumèrent cinq feux, trois dedans l'église et deux dehors où ils brûlèrent tous les bancs et sièges des religieux [...] plusieurs ornemens et vestemens sacrez [...], et les] saintes reliques [...] ayant emporté l'or, l'argent et les pierreries des reliquaires. »

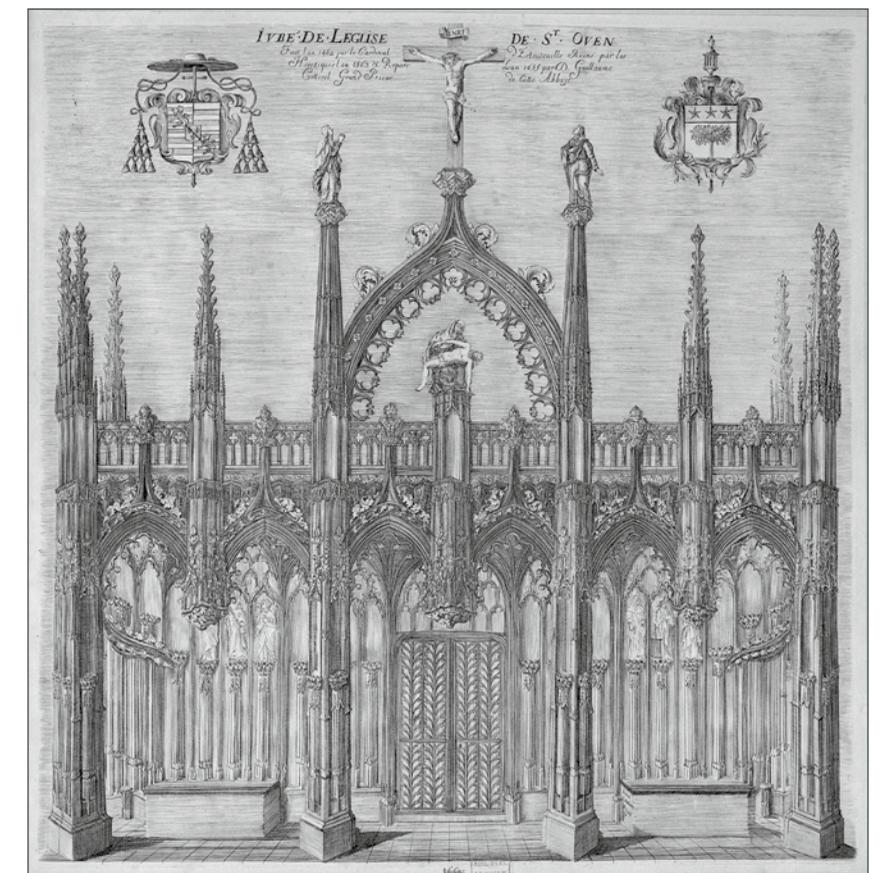
Ils brisèrent aussi de nombreuses statues et mutilèrent le magnifique jubé de l'église.

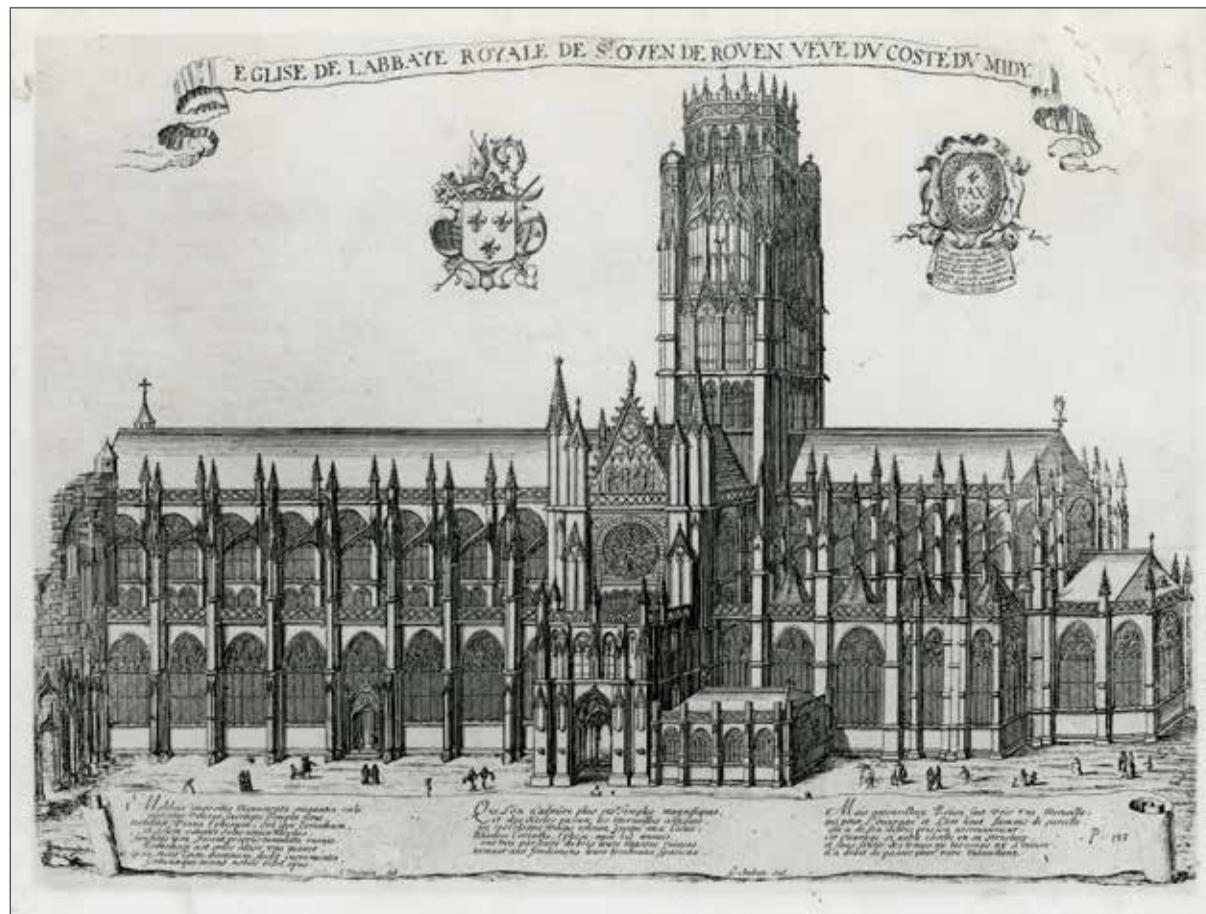
Le cardinal de Bourbon, abbé de 1550 à 1590 fit refaire des stalles en chêne pour le chœur. Le reste du mobilier a été à la charge des moines dont les ressources étaient limitées. Il fallut ainsi attendre 1630 pour que les grandes orgues soient reconstruites ; réalisées par Crespin Carlier, elles étaient, selon dom Pommeraye, « entre les plus harmonieuses qui soient à Rouen, quoy que l'écho qui se forme dans l'église ne leur soit pas si favorable. »

Le logis abbatial ou logis du Roi, édifié par l'abbé Antoine Bohier, planche du livre de dom Pommeraye (XVII<sup>e</sup> siècle). Ce magnifique bâtiment a été détruit au début du XIX<sup>e</sup> siècle.



Le grand jubé gothique que le cardinal Guillaume d'Estouteville avait fait construire à l'entrée du chœur, planche du livre de dom Pommeraye (XVII<sup>e</sup> siècle). Il a été supprimé à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.





La face sud de l'église abbatiale,  
planche du livre de dom Pommeraye  
(XVII<sup>e</sup> siècle).

## Le renouveau créé par la réforme de Saint-Maur

Le grand historien bénédictin, dom Edmond Martène, a dressé un tableau bien noir de l'état de l'abbaye de Saint-Ouen au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, à la fois sur le plan spirituel, intellectuel et temporel. Il a sans doute grossi le trait pour justifier l'introduction de la réforme de Saint-Maur à Saint-Ouen en 1660 après des négociations difficiles. Vingt moines réformés, conduits par le prieur Victor Texier, s'installèrent le 29 juin 1660 dans les bâtiments qu'ils durent partager avec la vingtaine d'anciens moines qui ne s'étaient pas ralliés à la réforme. La cohabitation entre les deux communautés n'a sans doute pas été facile mais cela n'a pas duré trop longtemps car les « anciens » ne pouvant plus accueillir de novices ont fini par s'éteindre.

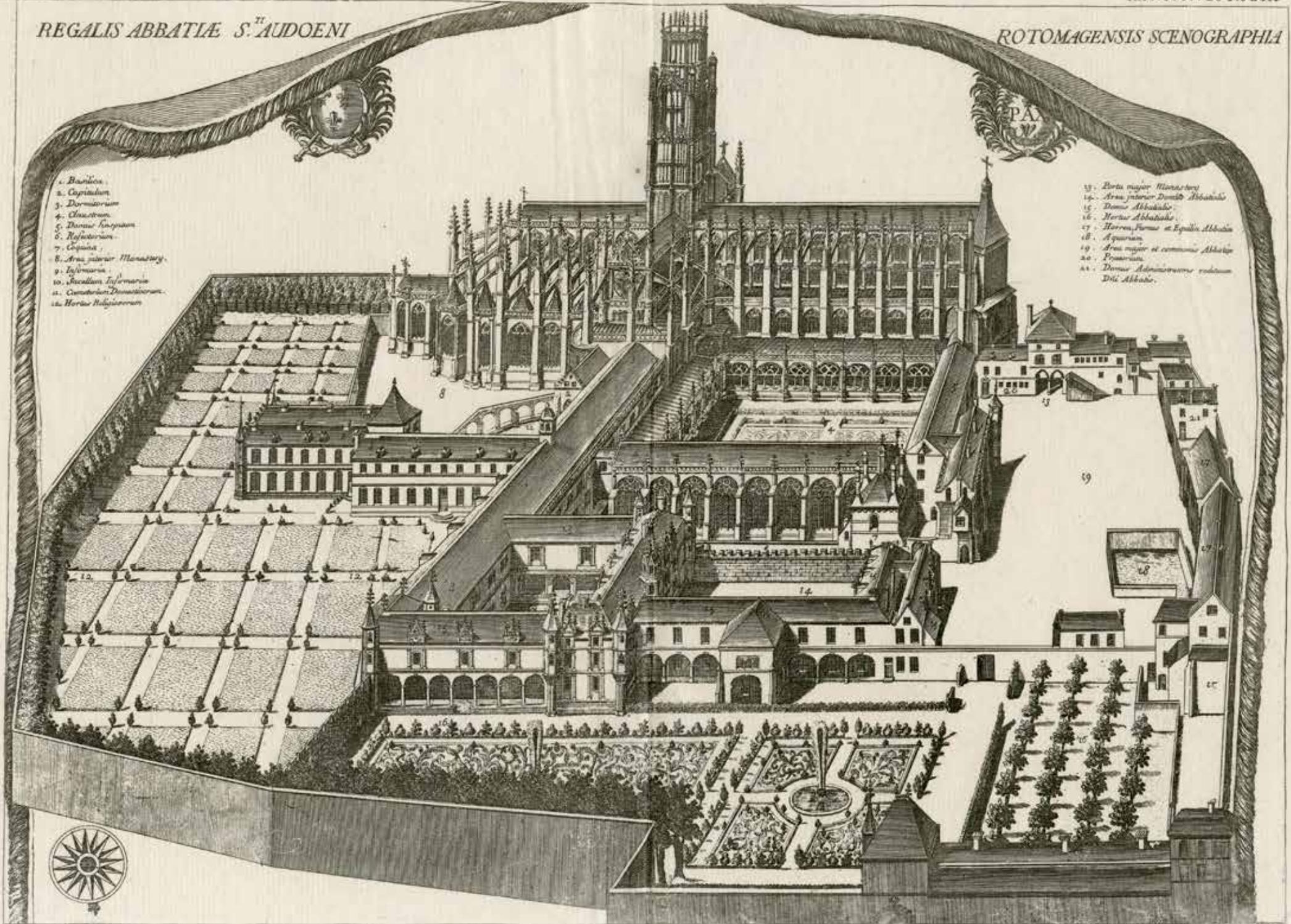
Les bénédictins mauristes rétablirent la discipline et le goût des études. Dès 1662, dom Pommeraye qui avait fait profession à Jumièges publia sa monumentale *Histoire de l'abbaye royale de S. Ouen de Rouen*. Il y rend hommage aux « anciens » moines qui l'ont aidé dans son travail et auxquels il dédie son ouvrage ; cela montre bien que tous les « anciens » n'étaient pas des religieux incultes !

Les mauristes se sont efforcés d'embellir leur église abbatiale. Ils ont notamment tapissé les murs de la sacristie de superbes boiseries en chêne entre 1683 et 1684. L'ouragan du 25 juin 1683, qui fit également des dégâts importants à la cathédrale, endommagea gravement les vitraux de Saint-Ouen, notamment celui de la rose occidentale. Deux frères convers les réparèrent en utilisant des pièces de verre provenant du dépeçage de verrières achetées aux autres églises de Rouen. Les moines ont doté les chapelles de nouveaux autels et de tableaux. Pour fermer les grandes arcades du chœur donnant sur le déambulatoire, ils ont commandé de somptueuses grilles en fer forgé exécutées de 1738 à 1747 par le ferronnier parisien Nicolas Flambart.

Les mauristes ont également été de grands bâtisseurs. A Saint-Ouen, ils ont attendu le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle pour reconstruire les logis d'une communauté qui ne comptait plus que 24 moines. Ils ont tout d'abord fait édifier un nouveau dortoir de 102 mètres de long dans le prolongement du bras nord du transept. Les travaux qui avaient été confiés en 1753 à l'architecte Jean-Baptiste Le Brument ont été achevés en 1784 par son successeur, Jean-Pierre Defrance. En 1787, ils décidèrent de poursuivre les travaux en édifiant un nouveau bâtiment qui abriterait le réfectoire au rez-de-chaussée. L'architecte Lucas à qui le chantier avait été confié le 5 janvier 1789 eut tout juste le temps de détruire le réfectoire du XIII<sup>e</sup> siècle et d'amorcer la construction du nouveau bâtiment, interrompue bientôt par la Révolution.

REGALIS ABBATIE S<sup>TI</sup> AUDOENI

ROTOMAGENSIS SCENOGRAPHIA



1. Basilica
2. Capitulum
3. Dormitorium
4. Cloacina
5. Domus Superior
6. Refectorium
7. Coquina
8. Arva inferior Monasterii
9. Infirmaria
10. Sacellum Inferiorum
11. Conventum Domestorum
12. Hortus Religiosorum

13. Porta major Monasterii
14. Arva inferior Domus Abbatis
15. Domus Abbatis
16. Hortus Abbatis
17. Horrea, Fornax et Equilina Abbatis
18. Aquaria
19. Arva major et communis Abbatis
20. Praesidium
21. Domus Administratores rotomani D<sup>ni</sup> Abbatis

ABBAYE DE S<sup>T</sup> OUEN DE ROUEN

(Seine-Inférieure)

Coll<sup>o</sup> Peigné-Delacourt 1869

L'abbaye de Saint-Ouen à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Gravure du *Monasticon Gallicanum*, publiée en 1869 par Peigné-Delacourt. Les bâtiments monastiques qui s'ordonnent autour du cloître sont situés au nord de l'église abbatiale.

## L'abbaye de la Révolution à nos jours

Après la nationalisation des biens du clergé en 1789 et la suppression des vœux et des ordres monastiques en 1790, les moines se dispersèrent en octobre 1790 ; deux d'entre eux restèrent toutefois sur place : dom de Leyris qui parvint à garder sa cellule où il vécut discrètement et dom Gourdin, bibliothécaire, chargé par l'administration du département de recueillir et de classer les manuscrits et les livres provenant des abbayes que l'on venait de fermer.

L'église abbatiale, devenue le siège d'une nouvelle paroisse, subit alors des transformations malheureuses. Pour permettre aux fidèles de voir l'autel, on supprima le jubé qui s'élevait à l'entrée du chœur. Sous le prétexte que « leur frontispice était en fort mauvais état », on rasa les stalles au niveau des accoudoirs. Désaffectée en 1794, l'église fut

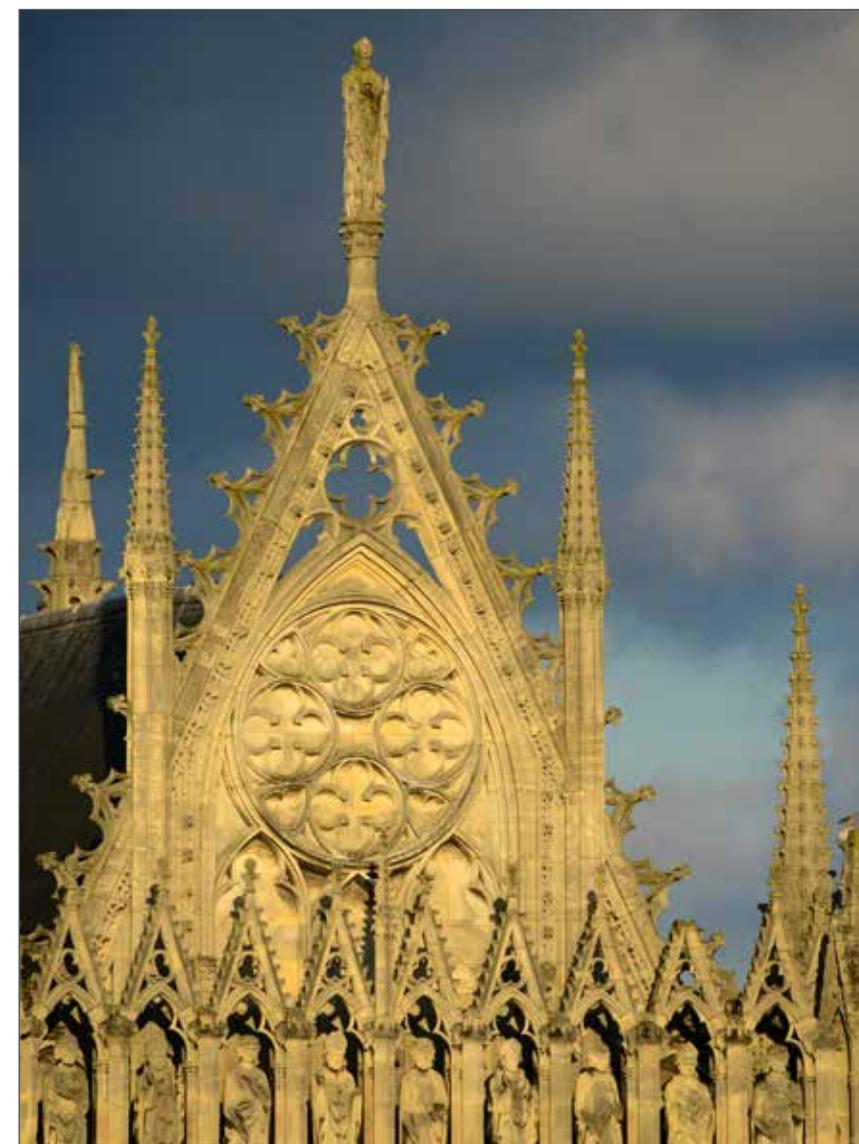


La tour de croisée (XIV<sup>e</sup> – XVI<sup>e</sup> siècle) et l'une des flèches de la façade occidentale (XIX<sup>e</sup> siècle).

transformée en atelier d'armes puis en temple décadaire, avant d'être à nouveau affectée au culte catholique en 1801.

En dehors du dortoir des moines qui est devenu l'hôtel de ville de Rouen en 1800, tous les bâtiments conventuels ont été détruits. L'architecte de la ville, Maillet du Boullay réalisa de 1825 à 1829 des travaux qui modifièrent la façade occidentale de l'ancien dortoir ; il ajouta un avant-corps central de style corinthien afin de masquer l'arrachement laissé par la destruction du réfectoire et il édifia des ailes latérales pour agrandir le bâtiment.

Des travaux d'une tout autre ampleur devaient être entrepris sur l'église abbatiale qui figure sur la première liste des Monuments historiques établie en 1840. Dès 1837, la Commission des Monuments historiques avait chargé l'architecte du département, Henri Grégoire, de terminer la façade occidentale de ce monument qu'elle considérait « comme



Le pignon de la façade occidentale (XIX<sup>e</sup> siècle) est surmonté d'une statue de saint Ouen. Les statues qui peuplent la base du pignon représentent des prélats et des princes normands.